Document généré le 19 avr. 2024 20:40

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Entre les jeunes et les ainés : des images...

Francine Sarrasin

Volume 29, numéro 3, hiver 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11492ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sarrasin, F. (2007). Entre les jeunes et les ainés : des images.... *Lurelu, 29*(3), 81–82.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2007

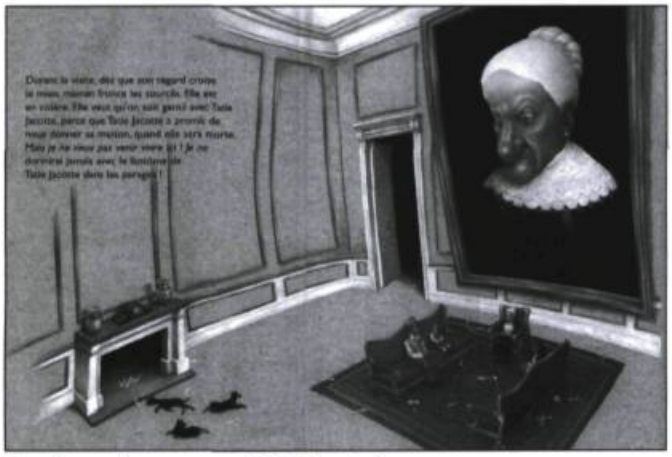
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Touche pas à mon corps, Tatie Jacotte!

Entre les jeunes et les ainés : des images...

Francine Sarrasin

Pour parler du rapport entre les générations, j'ai choisi quelques illustrations mettant en scène des enfants et des ainés, parents ou non. On s'amuse parfois quand un enfant nous demande, par exemple, si on a connu personnellement Mozart ou quelque lointain personnage! La relation entre le présent et le passé est mystérieuse pour l'enfant, qui capte mal le phénomène de la continuité temporelle probablement parce qu'il a derrière lui une toute petite durée de vie.

Grande, vieille et méchante...

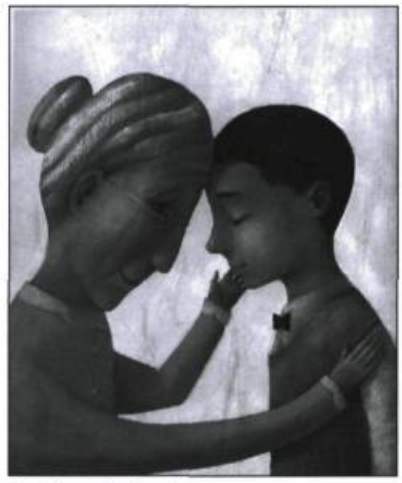
Dans cette double page de *Touche pas à mon corps, Tatie Jacotte!*[1], le personnage de l'ainée semble cumuler les trois fonctions : elle est géante, a l'air absolument méchante, et elle est vieille. Portraiturée dans un fort contraste de blanc sur noir, cette dame fixe le bout de son énorme nez orienté vers la petite famille, que le point de vue de cette scène miniaturise. Par opposition à ce mur noir, le décor du mobilier rouge fait penser aux jouets de celluloïd, et les personnages, à de véritables pantins qui seraient manipulés, tenus en otage par cet odieux personnage. «Tatie Jacotte a promis de nous donner sa maison quand elle sera morte.»

Il faut voir comment la vieille dame joue son rôle : le portrait amplifie sa présence en lui donnant un caractère dominateur, absolument dur, voire apeurant. Elle est vieille, certes, et se prépare probablement à mourir. L'évocation de la mort, qui opposerait son contraste à l'enfance, est partout signifiée par les os blancs qui jonchent le plancher. Une sorte d'appréhension, d'inéluctable éventualité. «Tatie Jacotte a promis de nous donner sa maison quand elle sera morte.» Les trois chiens noirs, repus, semblent peu enclins à gruger de tels ossements. L'ont-ils seulement fait? Ils ont le même noir que celui qui habille Tatie Jacotte, le noir qu'on associe au deuil, à la mort.

Le regard que la vieille dame du portrait lance vers l'enfant est glacial. Et paradoxalement, la fillette assise près de son père n'a plus vraiment de regard. Comme si la peur avait effacé toute possibilité de relation : la petite se referme, son visage est flou. L'ainée ne la rejoint plus. Cette histoire est une histoire de rupture, de respect de soi et de rupture.

Le chemin de l'ailleurs

L'avant-dernière page de l'album *Le trésor de Jacob*[2] établit non plus un contraste mais un vis-à-vis avec ces deux profils, vus de très près et sur un fond clair. Nous ne sommes pas concernés par cette présentation qui raconte quelque chose sans nous consulter. Nous ne sommes pas concernés et, pourtant, un certain malaise persiste relativement à cette page : la tête de l'adulte semble en effet exagérément allongée, et son cou, sa poitrine, et ses bras ont quelque chose d'absolument rigide. Une telle formulation, plutôt froide, atténue le sentiment de rapprochement qu'on aurait envie de lire entre les deux personnages. Et ce, même si le contact physique est bien marqué au niveau des mains et du front. La communication visuelle n'existe pas. Elle est comme inutile. La grand-mère regarde et touche l'enfant qui, passivement, reçoit toute cette attention, yeux fermés, bras pendants. Ce n'est pas avec ses sens qu'il capte le message : c'est plutôt par l'intérieur, par le cœur.

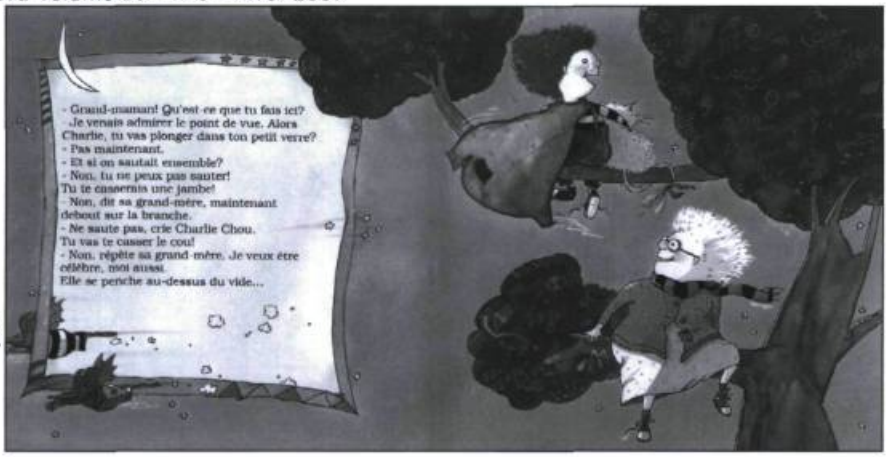


Le trésor de Jacob

Il y a en effet un message qui porte la grand-mère vers l'enfant dans une sorte de mouvement allant de gauche à droite, de l'ainée à l'enfant, sans que l'inverse ne puisse s'appliquer autrement que dans l'accueil. L'action s'oppose à la passivité; l'expérience, à la découverte et à l'apprentissage. La distance entre les personnages permettrait d'établir ce cheminement vers la maturité, ce passage obligé que le temps rend nécessaire et que la grand-mère trace de ses deux bras dans l'arrondi du lien.

Pour une caresse...

S'il est une chaleur, une tendresse bien palpable, c'est dans cette dernière page de l'album *Un grand-papa en or*[3]. Le bienêtre de l'enfant lové dans les bras de son grand-père n'a rien à envier au bonheur de l'adulte. Tous deux respirent la tranquillité, la fin d'une belle histoire. L'enfant a-t-il vraiment compris comment fonctionne l'effet du temps? Les paroles prononcées suffisent-elles à révéler les secrets de la continuité et des générations qui se succèdent? «Ne t'inquiète pas, quand je vais être grand, je serai ton grand-papa.» Cette confiance en l'avenir, même s'il est difficilement quantifiable pour l'enfant, transparait dans le repos de cette dernière page. L'enfant, de face, sourit un peu et le grand-père aussi. Les personnages sont inscrits dans une forme ronde, un oculus qui pourrait être de cathédrale, cette fenêtre ronde qui fait penser à un œil. Un œil pour voir quand eux, les personnages, semblent dormir. Un œil pour nous qui regardons. Un concentré d'affection, de rapprochement dans la portion gauche du cercle. Y aurait-il peut-être allusion à la lune, à la pleine lune?...



Le Cirque de Charlie Chou

L'âge n'a rien à voir...

Dans *Le Cirque de Charlie Chou*[4], on trouve une grand-mère désinvolte et très aimante. Son attitude est celle de la complicité et de la compréhension. Ce qui en fait une grand-mère moderne qui réussira à faire descendre le jeune magicien qui s'est aventuré très haut, trop haut. La double page présente Charlie sur la branche supérieure d'un arbre, de profil, bouche parlante tournée vers la droite et, plus bas, sa mamie, assise elle aussi, plus près du tronc de l'arbre et tournée vers la gauche. Le dialogue s'établit donc de la gauche vers la droite, mais il n'impose pas la supériorité de l'ainée. Si on se fie à l'organisation de l'image, ce serait plutôt le contraire!

La grand-mère n'est pas vraiment installée sur sa branche, sa posture est précaire. En dépit de cela, elle sourit et cause gentiment avec son petit-fils. Par sa taille qui est importante, l'arbre gris penché vers la droite assoit un peu la structure de l'œuvre, mais la situation est quand même fragile : l'enfant et sa grand-mère, avec les deux touffes de verdure de gauche, tracent une oblique virtuelle dans cette zone de l'image qui rejoint, au bas, celle du tronc de l'arbre. Une grande pointe en V alimente le dynamisme de cette présentation. Qu'arrivera-t-il à Charlie? À sa grand-mère? La négociation réussira-t-elle à sauver l'honneur du jeune magicien et à le faire descendre?

La double page ne donne pas l'issue de l'affaire : on est en suspens, avec les personnages dans l'arbre. Ce qu'on ne peut manquer d'observer cependant, c'est le vif plaisir, éprouvé par l'un et par l'autre, ce plaisir d'aller au bout de ses projets, même s'ils sont peu raisonnables. D'y aller sans juger, en toute confiance. L'âge n'a vraiment rien à voir.

Un biscuit c'est bon, deux c'est mieux!

Dans *Le Petit Chaperon rouge*[5], le fait de placer l'enfant et sa grand-mère devant une fenêtre permet d'agrandir notre perception, qui va de l'intérieur douillet à l'extérieur un peu sombre de la forêt. Avec des motifs ronds et colorés, un peu naïfs, l'œuvre s'offre la possibilité d'une vision perspectiviste, comme on l'exploitait si bien à la Renaissance. L'action est bien centrée, avec les trois personnages principaux regroupés dans cette seule zone. Outre l'enfant et sa grand-mère, le loup est présent aussi : on voit ses pattes, dans l'herbe de la forêt. Une synecdoque intéressante car de le voir seulement en partie, et couché, immobile, retire à l'animal toute énergie dévorante. L'histoire tire à sa fin et le loup a été vaincu. C'est le moment de la récompense.

Le plaisir de la collation n'a d'égal que le sens même du récit et les raisons qui amenaient l'enfant vers sa grand-mère. Celle-ci était-elle vraiment malade? Sa tenue vestimentaire pourrait le laisser croire, mais ce qui est plus important encore, c'est le naturel de cette femme, âgée, décoiffée, aux formes molles et indéfinies. Un naturel qui se remet à peine des grandes émotions vécues. La fillette un peu inconsciente semble tout simplement heureuse : elle porte son regard vers sa grand-mère en appuyant son bras sur le ventre rebondi.

Le Petit Chaperon rouge

Le plaisir est multiple ici : par le gouter, la caresse, le bouquet et cette fenêtre, on peut lire l'allégorie des sens qui du gout, du toucher, de l'odorat et de la vue jouent dans cette page. Mais alors, où est l'ouïe? Pour retrouver l'allusion à ce cinquième sens, il faut lire la fin de la page précédente quand «Le Petit Chaperon rouge se dit alors qu'elle écoutera toujours sa maman»...

Une écoute active, plus puissante que la seule audition sensorielle de mots, une écoute qui a des conséquences sérieuses et qui propulsera l'enfant vers un peu plus loin.

Une allégorie des cinq sens qui propose de bien profiter du moment présent : dans les images des histoires, le rapprochement entre l'enfance et la vieillesse a quelque chose d'essentiellement dynamique.

lu

Notes

1. Thierry Lenain, *Touche pas à mon corps, Tatie Jacotte!*, ill. Stéphane Poulin, Montréal, Les 400 coups, 1999.
2. Lucie Papineau, *Le trésor de Jacob*, ill. Steve Adams, Saint-Lambert, Les Éditions Héritage, Dominique et compagnie, 2005.
3. Marie-Francine Hébert, *Un grand-papa en or*, ill. Janice Nadeau, Saint-Lambert, Les Éditions Héritage, Dominique et compagnie, 2005.
4. Marie-Louise Gay, *Le Cirque de Charlie Chou*, traduction de Christiane Duchesne, Saint-Lambert, Les Éditions Héritage, 1989.
5. Marthe Faribeault, *Le Petit Chaperon rouge*, ill. Mireille Levert, Saint-Lambert, Les Éditions Héritage, 1995.